

Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 10 (1912)

Artikel: Bergson et le mouvement social contemporain [fin]
Autor: Antonelli, E.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-764116>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BERGSON ET LE MOUVEMENT SOCIAL CONTEMPORAIN

(Fin)

„Placez-vous, disait William James, dans la belle étude qu'il a consacrée à Bergson¹⁾, au centre de la vision philosophique d'un homme et vous comprendrez immédiatement toutes les choses si différentes qu'elle lui fait exprimer par la parole ou par des écrits. Par contre, restez au dehors, employez votre méthode d'autopsie, essayez de reconstruire sa philosophie à l'aide de phrases séparées, en prenant d'abord l'une puis l'autre, pour chercher ensuite à les faire concorder: Vous serez certain d'échouer.“

Me conformant à ce sage conseil, j'ai essayé²⁾ de donner une idée, vague peut-être, mais du moins aussi peu fragmentaire qu'il m'a été possible, de la philosophie Bergsonienne, telle qu'elle nous apparaît en son état actuel. Mais, pour étudier maintenant l'influence que cette philosophie a exercée sur la pensée et le mouvement social contemporains, il me faut nécessairement revenir à la seconde méthode d'analyse et dégager de l'ensemble de la vision philosophique bergsonienne un certain nombre de thèses, ou plus exactement de points de vue — critique de l'intellectualisme pur, théorie de l'imprévisibilité de l'avenir dans la durée réelle, et notion de l'intuition — auxquels un certain nombre de sociologues, d'écoles diverses, ont rattaché quelques-unes de leurs thèses sociales principales.

Il n'existe pas, en effet, jusqu'ici du moins, de sociologie directement inspirée de la philosophie bergsonienne considérée sous son aspect le plus général. C'est que les emprunts directs, comme Bergson lui-même le fait remarquer dans le passage de la lettre à M. Goldstein que nous avons reproduit, n'étaient pas possibles. A peine découvrirait-on, dans l'œuvre actuelle du maître, deux ou trois allusions à des problèmes sociaux³⁾. Et si M. Georges Sorel a cru pouvoir, dans son analyse de l'*Evolution créa-*

¹⁾ Dans le volume: *La Philosophie de l'expérience*.

²⁾ Voir le numéro de „*Wissen und Leben*“ du 1^{er} août,

³⁾ Voir notamment: „*les Données immédiates*“, page 101.

trice¹⁾, „essayer d'établir que l'évolution créatrice de M. Bergson ne serait qu'une imitation de l'histoire de l'industrie humaine“ et que „la véritable place de la philosophie de M. Bergson est dans les études sociales, surtout dans celles qui sont relatives au temps présent“, il n'en demeure pas moins que nulle sociologie, pas même celle de M. G. Sorel et des néo-syndicalistes, ne saurait légitimement se réclamer de *toute* la philosophie bergsonienne mais seulement de quelques-unes des vues de cette philosophie.

La première idée Bergsonienne qui ait séduit les sociologues et les politiques contemporains, c'est le dédain et pour tout dire la haine de l'intellectualisme pur.

C'est sur ce point, peut-on dire, que l'influence bergsonienne s'est fait sentir le plus généralement dans des écoles par ailleurs très différentes.

Pour certains philosophes, dont les conceptions, sous l'influence d'un enseignement „kantien“, réduit à sa partie négative, comme dit M. Guillouin, s'étaient répandues très généralement en France, „l'univers forme un tout parfaitement logique, dont toutes les parties composantes s'enchaînent, s'impliquent et pourraient se déduire les unes des autres, comme les propositions d'une immense chaîne de syllogismes, les théorèmes d'une géométrie infinie. L'intelligence imparfaite de l'homme ne saurait embrasser que des fragments de cet ordre universel“, et seuls les progrès de la science peuvent étendre notre connaissance de cet univers. Dès lors, l'intelligence devient une sorte de souveraine, lointaine et métaphysicienne, dont la fonction est *de découvrir toujours davantage de réalité* mais qui demeure en dehors de notre action pratique et immédiate.

Contre l'étroitesse orgueilleuse d'un tel intellectualisme, l'œuvre de Bergson constitue la plus éloquente et la plus accablante des protestations.

Il n'y a pas, dans l'Univers, deux éléments: pensée-spectatrice et matière-active, intelligence et vie, mais plus simplement une vie qui *est* intelligente, une intelligence qui est faite pour l'action, pour servir d'instrument à l'être vivant. Bergson nous dira:

¹⁾ Mouvement Socialiste, 1907, page 275.

„L'histoire de l'évolution de la vie . . . nous montre, dans la faculté de comprendre, une annexe de la faculté d'agir, une adaptation de plus en plus précise, de plus en plus complexe et souple de la conscience des êtres vivants aux conditions d'existence qui leur sont faites . . .¹⁾“ ailleurs il insistera: „Nous sommes faits pour agir autant et plus que pour penser ou plutôt quand nous suivons le mouvement de notre nature c'est pour agir que nous pensons“ ou enfin „Vivre, c'est n'accepter des objets que l'impression utile pour y répondre par des réactions appropriées.“

Sans doute le philosophe, en s'exprimant ainsi, n'avait pas le dessein de sortir du domaine métaphysique pour pénétrer dans celui des choses sociales pratiques, mais les sociologues, les politiques qui le lisaient se sont emparés de ces formules pour les appliquer directement à l'explication des phénomènes sociaux qui se déroulaient sous leurs yeux. C'est que, ainsi que le faisait remarquer récemment le Dr. Kurt Sternberg dans un très suggestif article du „*Berliner Tageblatt*“ sur Bergson, cette philosophie impliquait une „Geisteskultur“ qui devait être naturellement sympathique au génie français qui „nicht so einseitig auf den Nutzen gerichtet wie der englisch-amerikanische, tritt auch bei ihm das warme Gefühl weit mehr neben den kühl wägenden Verstand“.

Cette philosophie de l'action, qui s'épanouit chez Bergson après s'être formée chez les Boutroux, James, Eucken, Flournoy, Olivier Lodge ou Poincaré, a eu dans le mouvement social contemporain une très grande répercussion. C'est sous cet aspect et considérée comme un appel à la vie, à l'expérience, à la volonté contre la raison abstraite, que les nouvelles écoles politiques ont retenu tout d'abord la philosophie bergsonienne.

Mais, ici, il importe de faire quelques distinctions et réserves. Toute agitation, toute manifestation tapageuse, toute action héroïque, toute „vie intense“ ne doit pas nécessairement se réclamer du bergsonisme et de la philosophie de l'action.

Parce que les „Camelots du Roy“ s'agitaient furieusement autour des statues du Luxembourg ou conspuaient Rousseau et la

¹⁾ „*L'Evolution créatrice*“, préface, p. I.

République devant le Panthéon, en attendant le „coup“ cher à M. Maurras, on a voulu nous les représenter comme des bergsoniens.¹⁾ Mais, en vérité, la gageure était trop forte et M. Lasserre, dans les articles de *l'Action française* déjà signalés, a dû s'expliquer et faire entendre sa légitime protestation. Sans doute, l'Action Française se réclame de l'„Empirisme organisateur“ et dans l'entourage des Maurras, Daudet et Vaugois on se targue volontiers d'être des réalistes, mais ce n'est là qu'apparence et illusion: en réalité, cet Empirisme s'appuie tout sur un dogmatisme et un intellectualisme dont la source n'est évidemment pas chez Bergson, mais chez Platon. Aussi bien, ainsi que le dit M. Jean Florence²⁾: „Le propre de la scolastique de l'Action Française est une confusion, un mélange impur de l'expérience qui s'affiche avec une idée d'absolu qui s'obstine, qui se cache et qu'il est très difficile de déloger“. L'incompréhension même de M. Lasserre, quand il range M. Bergson parmi les philosophes pour lesquels „l'univers résulte d'un concours de deux éléments entre lesquels il y a une différence comme infinie: l'un qui est toute activité, toute lumière, tout amour, la pensée; — l'autre, matière, chaos privé de pensée et d'énergie ou plutôt ne manifestant qu'un rudiment de pensée endormie et inconsciente, qu'une énergie vague, diffuse et inorientée“, suffirait à révéler la tare congénitale sur laquelle insiste M. Jean Florence.

Mais si les politiques de l'Action Française ne sont que de faux bergsoniens, il en est d'autres qui font une application beaucoup plus exacte des idées du philosophe touchant les rapports de l'intelligence et de la vie, ce sont les néo-syndicalistes et plus généralement les néo-démocrates.

Chez ces derniers, en particulier — j'ai déjà eu l'occasion d'y insister ici — l'influence bergsonienne est sensible dans leur haine de tout dogmatisme social qui les conduit à protester tantôt contre les formules brutales et simplistes de la Révolution française, en lesquelles on a, trop souvent, la prétention de fi-

¹⁾ Voir les observations de Mlle Jeanne Renauld dans le *Spectateur* du 1^{er} juillet 1909.

²⁾ Dans son étude de *la Phalange* (20 sept. 1910) sur „la Philosophie de M. Bergson jugée par M. Lasserre“.

ger la démocratie, tantôt contre les affirmations hégéliennes des doctrines étatistes modernes.

Chez les néo-syndicalistes le même état d'esprit se manifeste par la critique acerbe qu'ils font du formalisme rigoureux des orthodoxes de la chapelle marxiste et par leur foi affirmée dans le développement spontané des forces prolétariennes, par l'action directe et hors des formules.

* * *

Mais c'est surtout la thèse bergsonienne de l'imprévisibilité de l'avenir qui a, semble-t-il, influencé plus directement les néo-syndicalistes.

Nous avons vu comment Bergson est amené à affirmer que „dans l'ordre de la vie, de la durée concrète l'idée même de détermination nécessaire perd toute espèce de signification.“ Les néo-syndicalistes vont transporter ces idées dans le domaine social. Pour eux, les constructions théoriques idéales importeront beaucoup moins que la culture des forces qui créeront un avenir imprévisible en lui-même. On n'aura plus la prétention de déterminer l'avenir, on prendra des „vues sur le devenir“, qui ne seront jamais, en vérité, que l'expression des tendances du présent et qui, simples génératrices d'action, n'auront jamais qu'une valeur „mythique“.

Bergson, lui-même, a dit ce qu'il fallait penser de cette transposition de ses idées philosophiques:

„Maintenant que faut-il penser des allusions faites à mes thèses par les théoriciens de l'école syndicaliste? Deux d'entre eux seulement ont parlé de mes travaux, Sorel et Berth, le premier dans un ouvrage intitulé: „*Réflexions sur la violence*“ (Paris, 1908), le second dans divers articles du „*Mouvement Socialiste*“, parus en 1907 et 1908. C'est là toute la bibliographie de la question. Si vous vous reportez à ces travaux, vous verrez qu'ils citent en termes parfaitement exacts ma conception du changement en général, de l'indivisibilité du devenir dans la durée réelle, de l'originalité et de l'imprévisibilité de l'avenir et qu'ils concluent de là à l'impossibilité de construire a priori l'avenir avec les fragments du passé. Contre cela je n'ai rien à dire . . . „¹⁾).

¹⁾ Lettre citée à M. Goldstein.

Ces mêmes thèses ont été utilisées, pour justifier la méthode préconisée par eux en matière sociale, par les néo-démocrates.

Ceux-ci, en effet, se plaçant à un point de vue plus général encore que les néo-syndicalistes, s'en vont répétant avec William James, interprétant lui-même Bergson :

„Ce qui existe, en réalité, ce ne sont pas des choses toutes faites, mais des choses en train de se faire. Une fois faites, ce sont des choses mortes et pour les définir on peut recourir à un nombre infini de décompositions conceptuelles, laissant toujours des alternatives à choisir. Considérez au contraire, comme *en train de se faire* la chose à définir : donnez-vous cette attitude à son égard par un élan de sympathie intuitive ; et embrassant ainsi la série entière des décompositions possibles, vous ne serez plus gêné par la question de savoir laquelle entre toutes est la plus absolument vraie.“

Les néo-démocrates, considérant les faits sociaux actuels *comme en train de se faire* ne s'embarrassent point de savoir quel sera l'aboutissant *réel* de l'action actuelle, mais seulement quelle est la forme du devenir possible, en partant des éléments présents. Sans doute ce futur „mythique“ *ne sera pas*, ne peut pas être, parce qu'à chaque instant le présent se charge d'un passé nouveau, modifiant par là même les conditions du devenir. Les spéculations sur l'avenir doivent donc seulement être considérées comme des moyens de donner, en la dirigeant, à l'action présente toute sa valeur et toute son efficacité.

Cette méthode, dont le succès s'affirme chaque jour davantage, en matière sociale, s'inspire directement des thèses bergsoniennes de l'imprévisibilité de l'avenir et de la durée concrète, et l'influence que le philosophe de „*l'Evolution créatrice*“ et des „*données immédiates*“ a exercée ainsi sur la pensée sociale contemporaine aurait suffi à lui assurer une place prépondérante dans l'histoire des idées de ce temps.

* * *

Mais il reste une dernière influence bergsonienne à signaler qui, par l'importance qu'elle a prise à l'époque tout à fait contemporaine, en France, mérite une mention spéciale. Je fais allu-

sion ici à l'utilisation de la théorie de „l'intuition“ bergsonienne par l'école néo-catholique.

L'apologétique ou théologie nouvelle a deux origines: la critique des sciences et la philosophie de l'action.

Edouard Le Roy s'appuie sur les doctrines contingentistes de Boutroux, invoque les analyses de Poincaré, Duhem, Milhaud sur les procédés de la science et fait surtout appel à la philosophie bergsonienne, pour montrer Dieu accessible seulement à quelque chose de confus mais riche, qui est „l'action“.

Maurice Blondel, dans ses livres connus, „*l'Action*“, „*lettre sur l'apologétique*“, le R. P. Laberthonnière dans ses „*Essais de philosophie religieuse*“ font appel, à leur tour, plus ou moins directement, aux mêmes principes.

L'importance sociale qu'a prise, en France, en ces dernières années, ce néo-catholicisme, rend cette influence du philosophe de la vie particulièrement remarquable. Elle a inquiété certains penseurs, comme M. Rémy de Gourmont, qui écrivait, dans le *Mercur de France*, à propos de la mort de William James:

„William James, avec sa religiosité indifférente aux formes religieuses, a travaillé sans le savoir pour les sectes. Le spiritualisme en spirale de M. Bergson, aux allures scientifiques, mais traîtresses, atteint le même résultat. Les nuées métaphysiques qu'il remue avec éloquence se résolvent en pluie religieuse, et cette pluie, en séchant, laisse comme une manne dont se nourrit la croyance. Il y a plus de prêtres que de penseurs libres aux cours de M. Bergson. La manière de postuler le libre arbitre prend, en France, pays catholique, une valeur apologétique. Il faut que le plus illustre de nos métaphysiciens sache bien ce qu'il fait.“

Sans nier la valeur de la remarque, il nous semble cependant qu'il y a dans le ton acrimonieux et presque menaçant une injustice et une exagération; une injustice, car Bergson n'est point responsable des interprétations que d'autres, catholiques ou non, font de ses théories; une exagération, car l'influence bergsonienne est bien loin d'être limitée à la pensée catholique.

Et s'il me fallait porter un jugement, au point de vue social, sur l'œuvre de Bergson je préférerais, à tout prendre, me rallier à celui de M. Le Dantec:

„Un catholique et un anarchiste qui entendent en même temps la *symphonie en ut mineur* éprouvent en même temps des émotions vraisemblablement différentes, et restent l'un anarchiste, l'autre catholique comme devant; . . . tandis que, quand ils communient en Bergson ou en James, chacun d'eux reconnaît, dans l'œuvre de ces subtils artistes, l'expression de sa propre pensée; tous deux tirent de la lecture des ouvrages de métaphysique de nouvelles raisons d'être, l'un plus anarchiste l'autre plus catholique que dans le passé.“

Sous cette critique, aux intentions malveillantes, ne trouve-t-on pas le plus bel éloge qu'on puisse faire de cette philosophie qui, par le noble effort d'une pensée libre, peut fournir un aliment intellectuel à des esprits aussi différents que MM. Georges Sorel et Edouard Le Roy et à des groupements sociaux aussi divers que ceux des néo-démocrates, libres-penseurs pour la plupart, et des néo-catholiques.

PARIS

E. ANTONELLI



DEUX TENTATIVES DE RÉFORME DE L'ISLAM

I. LE BABISME

Cette secte musulmane est sortie, entre 1840 et 1850, du shiisme qui est, comme on sait, la fraction hérétique et orientale de l'Islam. Après la mort de Mahomet, tandis que les Sunnites reconnaissaient au calife élu par la communauté le droit de succéder au prophète de La Mecque, les Shiïtes, invoquant le principe de l'hérédité, s'y refusèrent pour n'accorder leur confiance qu'à Ali, le gendre de Mahomet. Ils rejettent donc l'autorité des califes pour voir dans les „Douze imâmes“ seuls la lignée authentique de la succession prophétique; le premier imâme fut Ali, le second, son fils aîné Hassan, le troisième, son fils cadet Houssaïn; le douzième, qui mourut au X^e siècle de notre ère, passe chez les Shiïtes pour être encore vivant dans une cité lointaine. Pour se faire connaître à son peuple, cet imâme a besoin d'un intermédiaire, d'un révélateur, d'une „porte“ (*bâb*). Mirza-Ali-Mohamed, vers 1844, prétendit être ce révélateur et prit le titre de Bâb; son ministère s'exerça en Perse (à Chiraz, puis à Ispahan, puis près d'Ourmia) et presque tout entier dans la captivité; il se termina enfin